

par excellence, qu'en telugu, le dialecte du sud. Krishna Raya ne se bornait pas à protéger libéralement les poètes; il était poète lui aussi et son poète officiel et préféré, Alasani-Peddana, compte parmi les plus grands « bardes » de l'Inde. La peinture et l'architecture étaient florissantes; on construisait des temples énormes dont presque toute la surface des murailles était couverte de sculpture en ronde bosse ou en bas-relief. Le bouddhisme avait perdu la prépondérance et un certain brahmanisme qui honorait spécialement Vichnou était devenu la croyance dominante. On ne tuait jamais les vaches, tenues pour sacrées, mais on sacrifiait aux dieux et le peuple mangeait d'autres espèces de gros bétail et des poulets. La religion était brutale et les manières raffinées.

Il suffit d'un jour pour détruire toute cette puissance et tout ce luxe. Lentement les conquérants musulmans continuaient leur marche vers le sud; voilà que maintenant les sultans de Bijapur, d'Ahmadnagar, de Golconde et de Bidar unissaient leurs forces pour s'emparer du dernier réduit des rois hindous indigènes. Leurs armées réunies rencontrèrent à Talikota * l'armée de Rama Raja qui comptait plus d'un demi-million d'hommes, mais les assaillants avaient tout de même la supériorité du nombre et ils furent victorieux. Rama Raja fut pris et décapité à la vue de ses troupes qui, découragées, prirent la fuite. Près de cent mille hommes furent tués au cours de cette retraite précipitée, et leur sang colora toutes les rivières des environs. Les vainqueurs pillèrent la riche capitale et le butin fut si abondant « que chacun des hommes de l'armée alliée devint riche tant il avait pu prendre d'or, de bijoux, d'étoffes, de tentes, d'armes, de chevaux et d'esclaves » ⁷¹. Le pillage dura cinq mois: les vainqueurs massacrèrent les habitants sans défense, puis cette boucherie terminée, et après avoir vidé les entrepôts et les boutiques, ils détrui-

* La bataille de Talikota fut livrée en 1565. (N. d. T.)

sirent les palais et les temples, s'efforçant patiemment d'anéantir tout ce qu'ils pouvaient trouver de sculptures et de peintures, enfin ils parcoururent toutes les rues avec des torches enflammées et ils mirent le feu à tout ce qui pouvait brûler. Quand enfin ils se retirèrent, Vijayanagar était aussi complètement ruinée que si un tremblement de terre n'y avait pas laissé pierre sur pierre. Ce fut une destruction féroce et intégrale, bien caractéristique de cette terrible conquête de l'Inde par les musulmans qui avait commencé mille ans plus tôt et qui, désormais, était achevée.

VI. LA CONQUÊTE MUSULMANE

L'affaiblissement de l'Inde. — Mahmud de Ghazni. — Le sultanat de Delhi. — Ses réalisations culturelles. — Sa politique brutale. — La leçon de l'histoire de l'Inde.

La conquête de l'Inde par les musulmans est sans doute l'histoire la plus sanglante de toute l'Histoire. C'est en même temps une histoire décourageante car elle démontre que la civilisation est une chose précaire et que ce délicat complexe d'ordre et de liberté, de culture et de paix peut être à tout moment détruit, soit par des barbares venus du dehors, soit par les barbares qui se sont multipliés dans son propre sein. Les Hindous avaient gaspillé leur force dans les discussions et les guerres intérieures; ils avaient adopté des religions comme le bouddhisme et le jaïnisme qui les rendaient peu propres aux tâches viriles qu'exige la vie; ils avaient négligé d'organiser la protection de leurs frontières et de leurs capitales, de leurs richesses et de leur liberté contre les hordes de Scythes, de Huns, d'Afghans et de Turcs qui rôdaient autour de l'Inde, guettant le moment où un affaiblissement du sentiment national leur permettrait d'y pénétrer. Pendant quatre cents ans (600 à

1000 ap. J.-C.) l'Inde incita à la conquête; à la fin celle-ci se produisit.

La première attaque des musulmans fut un raid temporaire dirigé sur Multan, dans le Pendjab occidental (664 ap. J.-C.). Pendant trois cents ans des raids analogues allaient se produire au gré des envahisseurs avec ce résultat que les musulmans s'établirent dans la vallée de l'Indus à peu près au moment même où leurs coreligionnaires arabes d'Occident livraient la bataille de Poitiers (732 ap. J.-C.) qui leur enlevait la maîtrise de l'Europe. Mais la véritable conquête de l'Inde par les musulmans ne se produisit guère qu'avec la fin du premier millénaire de l'ère chrétienne.

En 997 un chef turc nommé Mahmud devint sultan du petit Etat de Ghazni, dans l'Afghanistan oriental. Il savait, hélas! que son royaume était jeune et pauvre et il voyait au-delà de sa frontière une Inde vieille et riche; la conclusion s'imposait d'elle-même. Sous le saint prétexte de détruire l'idolâtrie hindoue, il franchit cette frontière à la tête d'une armée animée d'un pieux désir de pillage. Il rencontra les Hindous mal préparés à Bhimnagar, les tailla en pièces, ravagea leurs villes, détruisit leurs temples et s'en revint chargé des richesses accumulées pendant des siècles. De retour à Ghazni il étonna les ambassadeurs étrangers en étalant « des bijoux, des perles brutes et des rubis lançant des étincelles, ou ressemblant à un mélange de vin et d'eau congelé, des émeraudes ressemblant aux fruits du myrte et des diamants gros comme des grenades »⁷².

Chaque hiver donc, Mahmud descendait sur l'Inde, emplissait ses coffres du butin et distrait ses hommes en les laissant tuer et piller à leur guise et chaque printemps il s'en revenait dans sa capitale plus riche qu'auparavant. A Mathura (sur la Jumna) il enleva d'un temple des statues d'or incrustées de pierres précieuses et de grandes quantités d'or, d'argent et de bijoux; il exprima son admiration sur l'architecture de l'édifice, estima que pour le refaire il faudrait dépenser cent millions de dinars et tra-

vailler pendant deux cents ans, puis il le fit enduire de naphte et brûler jusqu'à ras du sol⁷³. Six ans plus tard il mettait à sac une autre riche ville du nord de l'Inde, Somnath, tuait ses cinquante mille habitants et rapportait à Ghazni tous les trésors qu'elle contenait. Il finit par devenir l'homme peut-être le plus riche que l'histoire ait jamais connu. Parfois il consentait à épargner la population des villes dont il s'était emparé pour l'emmener en esclavage; mais le nombre des esclaves devint si considérable au bout de quelques années que personne ne consentait à payer un captif plus de quelques francs. Avant la bataille Mahmud s'agenouillait pour prier et pour demander à Dieu de bénir ses armes. Il régna pendant un tiers de siècle; quand il mourut, chargé d'ans et d'honneurs, les historiens musulmans firent de lui le plus grand monarque de son époque, et l'un des plus grands souverains de tous les temps⁷⁴.

Voyant que ses succès avaient valu à ce magnifique voleur d'être presque canonisé, d'autres chefs musulmans furent tentés de suivre son exemple mais aucun ne réussit à faire mieux que lui. En 1186 les Ghuri, tribu turque de l'Afghanistan, envahirent l'Inde, prirent Delhi, détruisirent ses temples, s'emparèrent de ses richesses et installèrent dans ses palais le sultanat de Delhi qui devait, pendant trois siècles, faire peser sur l'Inde du Nord le poids d'un despotisme étranger que ne pouvaient alléger que l'assassinat ou la révolte. Le premier de ces sultans sanguinaires, Kutb-d Din Aibak, fut le vrai prototype de la série: fanatique, féroce et impitoyable. Ses dons, comme nous le dit un historien musulman, « furent distribués par centaines de milliers, mais les morts qu'il provoqua doivent se compter aussi par centaines de milliers ». Après une de ses victoires ce guerrier (qui avait d'abord été vendu comme esclave), « mit le collier de l'esclavage à cinquante mille individus; la plaine était noire d'Hindous »⁷⁵. Un autre sultan, Balban, châtiât les brigands et les rebelles, soit en les faisant écraser sous le pied des éléphants, soit en les

faisant écorcher, ou étouffer dans de la paille ou en les faisant pendre aux portes de Delhi. Lorsque quelques Mongols qui s'étaient fixés à Delhi et s'y étaient convertis à l'islamisme, tentèrent de se soulever, le sultan Alau-d-din (le vainqueur de Chitor) fit en un seul jour tuer tous les mâles — entre quinze et trente mille individus. Le sultan Muhammad bin Tughlak, qui avait acquis le trône en tuant son père, devint un grand savant et un écrivain éminent; bien que se mêlant de mathématiques, de physique et de philosophie grecque, il surpassa tous ses prédécesseurs en cruauté et en brutalité. C'est ainsi qu'il fit manger la chair de l'un de ses neveux, qui s'était révolté, à la femme et aux enfants du rebelle. Il ruina le pays par l'inflation et le dévasta par le pillage et le meurtre à tel point que les habitants s'enfuirent dans la jungle. Il tua tant d'Hindous que, d'après l'expression même employée par un historien musulman, « il y avait constamment, devant sa tente et dans la cour de son palais, des monceaux de cadavres et les égorgés et les bourreaux étaient épuisés d'avoir à traîner les victimes et d'avoir à les tuer en masse »⁷⁶. Voulant fonder une nouvelle capitale à Delautabad, il fit partir de Delhi tous ses habitants et fit de la ville un vrai désert: ayant appris cependant qu'un aveugle était demeuré dans la ville, il le fit traîner jusqu'à la nouvelle capitale avec tant de brutalité que le malheureux n'avait plus, en y arrivant, qu'une seule jambe⁷⁷. Le sultan se plaignait que le peuple ne l'aimât point et n'appréciât point son inflexible justice. Il gouverna l'Inde pendant un quart de siècle et mourut dans son lit. Son successeur, Firoz shah, envahit le Bengale et, ayant offert une récompense pour toute tête d'Hindou qu'on lui apporterait, dut payer pour 180 000. Il attaqua les villages pour se procurer des esclaves et il mourut à l'âge respectable de quatre-vingts ans. Quant au sultan Ahmed shah, il faisait bombance pendant trois jours chaque fois qu'il apprenait que le nombre des Hindous sans défense tués sur ses Etats en une seule journée avait atteint vingt mille⁷⁸.

Ces souverains furent souvent des gens capables et leurs partisans étaient habiles et courageux, sans quoi l'on ne comprendrait pas comment ils ont pu faire prévaloir leur autorité au milieu d'une population hostile et ayant une formidable supériorité de nombre. Il faut dire qu'ils étaient tous soutenus par une religion aux tendances militaristes, bien supérieure dans son stoïcisme monothéiste à n'importe lequel des cultes populaires de l'Inde; ils dissimulèrent l'attrait qu'elle pouvait exercer en déclarant illégale la pratique publique de toutes les religions de l'Inde, ce qui eut pour effet d'y attacher les Hindous davantage encore. Quelques-uns de ces despotes assoiffés de sang n'étaient pas sans culture; ils protégeaient les arts, et engageaient des artistes et des artisans — à l'ordinaire d'origine hindoue — pour construire des mosquées et des tombeaux magnifiques; quelques-uns même furent des érudits qui se plaisaient à converser avec des historiens, des poètes et des savants. L'un des plus grands érudits d'Asie, Alberuni, accompagna Mahmud de Ghazni dans l'Inde et écrivit une description de l'Inde qui est comparable à l'*Histoire naturelle* de Plin ou au *Cosmos* de Humboldt. Les historiens musulmans furent presque aussi nombreux que les généraux et ils ne leur cédaient pas sous le rapport de l'esprit sanguinaire et de l'amour de la guerre. Les sultans tiraient du peuple toutes les roupies que leur permettait d'extorquer l'art de la fiscalité — art très ancien — et aussi le brigandage direct; mais ils séjournaient en permanence dans l'Inde, ils dépensaient sur place le produit de leurs rapines et ils le remettaient dans le courant de l'économie indienne. Il n'en demeure pas moins que par ce terrorisme et par cette exploitation éhontée ils contribuèrent à affaiblir la race hindoue tant au physique qu'au moral et à achever l'œuvre qu'avait commencée un climat débilitant, une alimentation insuffisante, la désunion en politique et des religions pessimistes.

La politique habituelle des sultans a été très bien exposée par Alau-d-din qui demandait à ses conseillers de préparer

des « lois pour pressurer les Hindous et pour les priver de cette richesse et de ces biens qui poussent à la désaffection et à la rébellion »⁸⁰. Alors que les souverains indigènes ne prélevaient qu'un sixième du revenu brut des terres, les sultans en prenaient la moitié. « Aucun Hindou, dit un historien musulman, n'était certain de garder sa tête ni de conserver chez lui de l'or ou de l'argent... ou aucun objet superflu... Les coups, la mise au pilori, l'emprisonnement, les chaînes, tous les moyens étaient bons pour obtenir le paiement. » Un jour qu'un de ses conseillers critiquait cette politique, Alau-d-din lui dit : « Docteur, tu es un homme savant, mais tu manques d'expérience; je suis illettré, mais je connais mon affaire. Sois certain que les Hindous ne deviendront soumis et obéissants que lorsqu'ils auront été réduits à la pauvreté. J'ai en conséquence donné des ordres pour qu'on leur laisse assez de blé, de lait et de caillé pour leur permettre d'attendre l'année prochaine, et pour qu'on les empêche en même temps d'entasser des provisions et des richesses. »⁸¹

Voilà en quelques mots toute l'histoire de l'Inde moderne. Affaiblie par les dissentiments intérieurs, elle succombe devant les envahisseurs; appauvrie par les envahisseurs, elle perd toute possibilité de résister et elle se réfugie dans des consolations surnaturelles; elle déclare que être maître ou être esclave, tout cela n'est qu'une illusion superficielle et elle conclut que la vie est trop brève pour qu'on prenne la peine de défendre la liberté de sa propre personne ou celle de la nation. Une amère leçon ressort de cette tragédie: c'est que la civilisation ne peut être sauvée qu'au prix d'une vigilance constante. Une nation doit aimer la paix, mais elle doit en même temps tenir sa poudre sèche.

VII. AKBAR LE GRAND

Tamerlan. — Babur. — Humayun. — Akbar. — Son gouvernement. — Son caractère. — Il protège les arts. — Sa passion pour la philosophie. — Sa sympathie pour l'hindouisme et le christianisme. — Sa religion nouvelle. — Ses derniers jours.

Il est de la nature du gouvernement de dégénérer, car le pouvoir, comme l'a dit Shelley, corrompt tout ce qui le touche⁸². Les excès des sultans de Delhi finirent par leur faire perdre l'attachement non seulement de la population hindoue, mais encore de leurs propres coreligionnaires. Lorsque de nouveaux envahisseurs surgirent, venant du nord comme toujours, ces sultans furent battus avec autant de facilité qu'ils en avaient rencontré eux-mêmes à conquérir l'Inde.

Leur premier vainqueur fut Tamerlan — ou mieux Timur-i-lang — un Turc qui avait accueilli l'islam comme un admirable instrument de guerre et qui s'était fait fabriquer, pour s'acquérir l'appui de la horde mongole, une généalogie qui le faisait descendre de Gengis Khan. Ayant réussi à monter sur le trône de Samarcande et désirant toujours plus d'or, il s'aperçut un beau jour que l'Inde était encore pleine d'infidèles. Ses généraux, qui connaissaient le courage des musulmans, hésitaient et faisaient valoir que ces infidèles qu'on allait chercher en partant de Samarcande étaient déjà sous le joug de l'islam. Des *Mullahs* versés dans le Coran s'en tirèrent en citant un vers inspiré: « O Prophète, fais la guerre aux infidèles et aux incroyants et traite-les avec sévérité. »⁸³ En conséquence Timur traversa l'Indus (1398), massacra ou emmena en esclavage tous ceux des habitants qui n'avaient pas fui à son approche, battit les troupes du sultan Mahmud Tughlak, occupa Delhi, fit égorger de sang-froid cent mille prisonniers, dépouilla la ville de toutes les richesses